

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	7 (1964)
Heft:	1
Rubrik:	Chronique de la société des études de lettres

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES DE LETTRES

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE :

La 43^e assemblée générale de la Société des Etudes de Lettres s'est tenue une fois encore « hors les murs », le samedi 5 octobre 1963. Elle était précédée, selon une formule qui a fait ses preuves depuis trois ans, d'une promenade en voiture qui a permis à plus d'une trentaine de participants de parcourir, sous la conduite érudite et souriante de M. Olivier Dessemontet, archiviste cantonal, une région apparemment peu connue de notre pays, et d'y visiter les ruines de Saint-Martin-du-Chêne, l'église de Treytorrens et le retable de la chapelle de Franex.

L'assemblée eut lieu au Café du Cheval-Blanc, à Peney-le-Jorat. Le comité s'y est séparé de son caissier, M. Alexandre Bocherens, qui avait demandé à être relevé des fonctions qu'il exerçait depuis plus de trente ans. La société a remercié très vivement M. Bocherens et l'a élu membre d'honneur des Etudes de Lettres, en le félicitant de sa longue collaboration. De même elle a élu par acclamations MM. Yves Bridel et Olivier Bonard en qualité de membres du comité, avant de déguster un jambon aux choux et un fromage, l'un et l'autre savoureusement autochtones.

COLLOQUES :

Les différents colloques ont poursuivi — à l'exception d'un seul — leur activité régulière.

Les anglistes ont consacré leurs séances à l'étude du roman de Malcolm Lowry, *Under the Volcano*.

Les hellénistes, de leur côté, ont porté leur choix sur le *Banquet* de Platon.

Il nous plaît, d'autre part, de signaler l'heureuse naissance d'un colloque de latin, issu de la fusion de deux groupes de lecture. Ce nouveau colloque se propose de lire cet hiver la *Pharsale* de Lucain, et il a déjà décidé d'aborder l'hiver prochain le *Satiricon* de Pétrone. Les Etudes de Lettres lui souhaitent longue vie et féconde activité.

Quant au colloque d'allemand, réduit pour l'instant à quelques membres, il a renoncé à organiser des séances cet hiver. Son secrétaire convoquera, au cours du mois de mai, tous ceux qui sont susceptibles d'y participer, afin de choisir un sujet d'étude pour l'année 1964-1965.

A ce propos, qu'il soit permis d'inviter tous les anciens étudiants de la Faculté des Lettres à participer plus nombreux aux colloques. Ils y trouveront l'occasion d'un travail en groupe dans la discipline qui les intéresse, sans l'obligation d'accepter dès le début la charge d'une préparation, ce qui peut-être les fait hésiter. Qu'ils soient assurés aussi d'y recevoir le meilleur accueil.

CONFÉRENCES :

Depuis la publication de la dernière chronique, les *Etudes de Lettres* ont organisé les conférences suivantes :

Le 20 février 1963, M. Jean Rousset, professeur à l'Université de Genève, est venu parler d'un thème où il excelle : « Le problème du baroque littéraire ».

Au cours de l'automne 1963, la première conférence, organisée le 13 novembre en collaboration avec la Société académique vaudoise, a permis d'entendre M. Gérald Antoine, professeur à la Sorbonne et recteur de l'Académie d'Orléans, qui avait déjà été l'hôte des *Etudes de Lettres* en mai 1962. M. Gérald Antoine a prononcé une scintillante conférence sur le sujet suivant : « De Vaugelas à R. Queneau ou les théoriciens du style ».

Le 27 novembre, c'était le tour de M. Ross Chambers, professeur à l'Université de Sydney, de présenter, sur un aspect du théâtre français actuel, un exposé excellent en tous points, intitulé : « Eugène Ionesco ou comment s'envoler ? ».

Enfin, le 18 décembre, un public nombreux, composé surtout d'étudiants, a eu le privilège d'entendre M. Yves Bonnefoy, poète et critique littéraire français, traiter, avec une richesse de pensée et une qualité d'expression incomparables, de « L'acte de poésie ».

CAMPAGNE DE RECRUTEMENT :

Le comité des *Etudes de Lettres*, désireux de voir s'accroître les effectifs de la société, a adressé en janvier une lettre circulaire à toutes les personnes de sa connaissance — entre autres aux nouveaux licenciés — qui dans notre pays s'intéressent à l'activité littéraire, mais ne font pas partie des *Etudes de Lettres*.

Il y rappelle que le but de la société est de servir de trait d'union entre ce public cultivé et la Faculté des Lettres. Il y signale l'intérêt des colloques et des conférences et insiste sur l'importance croissante de la revue *Etudes de Lettres*, qu'une cotisation modeste permet de se procurer à des conditions très favorables.

La Société des *Etudes de Lettres* a besoin de la collaboration de tous pour remplir la tâche qui est la sienne. Souhaitons très vivement que cet appel soit entendu et permette d'atteindre les résultats que le comité attend de lui.

DINER EMMANUEL BUENZOD :

Désireuse de marquer à M. Emmanuel Buenzod, à l'occasion de son 70^e anniversaire, l'estime dans laquelle est tenue son activité de romancier, d'historiographe et de critique, la Société des *Etudes de Lettres* a organisé au Restaurant du Gentilhomme, le mardi 3 décembre, un dîner qui a réuni, autour de M. Buenzod et de sa famille, bon nombre de ses amis. Au cours de la soirée, M. Gilbert Guisan a exprimé à M. Buenzod l'admiration que suscite sa carrière féconde d'écrivain et de maître, et lui dire la reconnaissance, non seulement de ses anciens élèves, mais celle du pays tout entier :

Cher Monsieur, chère Madame,

Il est temps de transcrire en clair les raisons de cette rencontre, encore que, je l'éprouve d'embrée, nos lèvres hésitent devant certains vocables dont elles redoutent la banalité et l'usure, la limitation ou encore l'impudeur : l'amitié se devine plus qu'elle ne s'exprime, préfère la délicate intimité du silence à la cha-

leureuse expansion du discours. Les mots de reconnaissance et d'admiration sont-ils moins galvaudés ? La sévérité critique de notre nature romande nous en rend peu prodigues ; mais, ce soir, nous n'en serons pas économies.

Permettez-moi de vous le dire tout de suite : ce qui m'émerveille en vous, c'est que vous avez choisi — et pleinement assumé — le plus difficile. Maître dans l'un de nos collèges, non seulement vous n'avez jamais fait sentir à vos élèves, au cours d'une carrière d'une quarantaine d'années, le poids de vos trente heures hebdomadaires, mais vous n'avez cessé — et d'autres pourraient en témoigner ici mieux que moi — de leur faire découvrir les vastes domaines de la culture et de leur montrer en particulier que la littérature, à quelque époque qu'elle appartienne, est chose vivante et nécessaire. Sans jamais mettre en cause les préférences personnelles et les enthousiasmes juvéniles, vous les avez mis en garde contre l'esprit sectaire des chapelles, les égarements de la mode, et vous avez développé en eux ces qualités un peu mystérieuses du discernement et du goût qui distinguent l'élite.

A peine étiez-vous en vacances que commençait pour vous un autre labeur, celui que vous aviez impatiemment attendu et secrètement préparé tout au long de l'année, celui qui nous vaut cette trentaine de volumes dont la diversité — poèmes, romans, nouvelles, biographies, études critiques littéraires et musicales — et la constante qualité sont sans doute peu communes.

Sollicité par une profession astreignante et par une création impérieuse, au tour de force de les satisfaire l'une et l'autre, vous avez ajouté cette performance de suivre avec vigilance et perspicacité l'actualité littéraire et d'en rendre compte dans de denses feuilletons, ces « moments littéraires » qui ne sont pas seulement d'information, mais invitent aussi à la réflexion esthétique, et qui prolongent auprès d'un vaste public l'action critique et formatrice de votre enseignement.

Il fallait donc, dira-t-on, que des sacrifices fussent faits ailleurs, vie publique, vie sociale, vie de famille ? Vos amis veveysans rappelleraient aussitôt la part que vous avez prise aux concerts et conférences organisés par la société Arts et Lettres ; peut-être certains d'entre eux avoueront-ils leurs défaites répétées sur les courts de tennis. Je sais tel jeune maître temporaire que vous avez accueilli avec une ineffable gentillesse et que vous avez, pour son bonheur et pour sa confusion, associé à ces redoutables auditions de disques, les seules occasions où votre érudition musicales se permettait, sur tous vos amis mélomanes réunis, des triomphes faciles en leur faisant entendre de pseudo-Mozart ou de pseudo-Beethoven. Et introduit ainsi dans votre intimité, je sais tel père de famille qui, chaque soir, à ses filles, lisait Ramuz ou Maupassant.

Mais le plus difficile, cher ami, c'est en tant qu'artiste que vous l'avez affronté, après vous l'être délibérément proposé. Vos qualités de critique, généreusement mises au service de Ramuz tout d'abord — il convient de rappeler que votre étude est la première qui ait présenté une vue panoramique de cette grande œuvre vaudoise — vos qualités de critique, vous eussiez pu les faire valoir, dans tous les sens du mot, en écrivant la monographie de tel écrivain en vogue : vous avez préféré dessiner cette Epoque littéraire 1890-1910 et rendre justice à un Léon Bloy, qui n'était pas encore à la mode, à un Elémir Bourges, à un Henri de Régnier, à un Boylesve..., sachant leur inactualité et les limites de leur art ; mais plus sensible encore à la densité de leur expérience, et à l'originalité de leur écriture, vous tentiez de les arracher à un trop long purgatoire.

Votre connaissance exceptionnelle de la musique, qui a donné à vos études sur Mozart, Beethoven et Schubert une autorité internationale, vous auriez pu, sollicité par le succès, en tirer parti et nous livrer un Haydn ou un Schumann que nous souhaitons encore. Vous avez préféré, une fois dit l'essentiel de ce qui vous aviez

à nous livrer sur ces grands musiciens, rester fidèle à ce qui a été tout au long de vos jours l'existence première et unique : la création littéraire.

En faisant dans votre œuvre même, et jusqu'à votre dernière publication, une large place à la nouvelle, qui est au roman ce que la miniature est à la fresque, et qui réclame du lecteur comme de l'écrivain les mêmes qualités d'attention, de patience et de délicatesse, une imagination assez sensible pour s'en tenir à l'allusion, le même art de la dégustation, le même sens de la délectation, vous jetiez un nouveau défi à notre époque de gros titres et de gros plans, de lourde glotonnerie et de consommation standardisée.

Vous avez poussé plus loin la gageure, en choisissant pour vos romans comme pour vos nouvelles ce que notre pays, ce que ses « petites villes » peuvent offrir, dans leur permanence, dans leur silence, dans leur apparente quiétude, de plus secret. Tel autre a chanté nos paysages dans ce qu'ils ont de plus saisissant et de plus coloré, et a fait appel pour traduire l'âme romande à l'extraordinaire, au sur-naturel. Mais je la reconnais moins, avec cet arrière-fond de tragédie ou d'épopée, que dans ces pages volontairement grises, comme l'est après tout si souvent notre ciel, dans cette longue et monotone durée, dans ces demi-silences, dans cette pesante solitude, dans ce « ciel vide » de vos livres, dans ce « regard baissé » qui est celui de tant de vos personnages. Et alors qu'un Ramuz avait cru ne pouvoir être fidèle à l'âme romande qu'en recourant à une forme particulière, laquelle, comme vous le disiez à la fin de votre étude, « risquait, en lui ouvrant le chemin de certains cœurs, de n'éveiller aucune résonance en des âmes voisines », — « là est le tragique de son cas », ajoutiez-vous avec raison — vous avez réussi à l'exprimer, cette âme de chez nous, en adoptant sans hésitation son propre langage, qui n'est autre que le français de France, montrant ainsi avec force combien était illusoire cette incompatibilité dont on a voulu trop longtemps nous persuader.

Le plus difficile ! Oui, cher Monsieur et ami, c'est là votre réussite. Mais c'est non moins la vôtre, chère Madame, et il convient que nous vous disions à vous aussi notre respectueuse reconnaissance. Il n'est pas commode d'être la femme d'un artiste, non pas qu'un artiste soit plus pénible qu'un autre, mais il est en tout cas plus sensible et plus vulnérable. Constamment tourmenté par les êtres mystérieux qui habitent en lui et qui réclament la lumière, plus immédiatement touché par les événements qui font l'histoire — et certes, ils n'ont pas manqué — mais déconcerté aussi et quelquefois non moins dououreusement blessé par les menus incidents du jour, l'artiste demande à ses proches une indulgence, une compréhension et une patience continues. Nous vous avons toujours connue, chère Madame, enthousiaste et souriante. Sans nul doute, cette grande œuvre que nous célébrons ce soir, c'est aussi à vous que nous la devons.

Un anniversaire, cher Monsieur, n'appelle pas seulement les compliments, mais aussi les vœux. Heureux de vous retrouver ce soir tel que nous vous avons toujours vu, vigoureux, alerte, malicieux, attentif à tout et sur tout renseigné, inlassablement réceptif et toujours créateur, nous vous demandons de ne pas décevoir vos amis musiciens et de leur offrir, sur la musique de chambre, ces réflexions et commentaires dont votre conversation nous fit quelquefois la confidence ; témoin et agent du réveil des lettres romandes, vous combleriez leur futur historien en vous faisant le chroniqueur des années 20 à 40. Quant à la voix du poète... Qu'elle le sache et garde confiance : nous ne nous lasserons pas de l'entendre.